

---

**SECOND VOYAGE**
**DE BЛИGH A TAITI,**

POUR ALLER CHERCHER L'ARBRE A PAIN.  
(1792 A 1793.)

---

Le mauvais succès de la première tentative faite par le gouvernement britannique pour procurer à ses colonies des Antilles l'arbre à pain et d'autres végétaux utiles des îles du grand océan, ne l'arrêta pas dans la poursuite d'un si beau projet. Avant même qu'il fût informé du résultat du voyage d'Edwards, il chargea le capitaine Bligh de retourner à Taïti, pour y remplir de nouveau la mission qui lui avait déjà été confiée, et dont l'objet avait réussi jusqu'au moment où ce navigateur fut forcé, par une catastrophe extraordinaire, de quitter son bâtiment. Pour prévenir tout accident semblable à celui dont il avait été la victime, on mit sous ses ordres deux vaisseaux, la *Providence* et l'*Assistance*. Il eut le commandement du premier; celui du second fut confié à

Portlock, lieutenant de la marine royale, connu par un voyage autour du monde.

Bligh partit d'Angleterre le 2 août 1791. Il relâcha au cap de Bonne-Espérance, pour y renouveler sa provision d'eau et de vivres, et fit voile le 23 décembre. Le 8 février 1792, il eut connaissance de la terre Van-Diemen, et le lendemain les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie de l'Aventure. On resta treize jours à faire du bois et de l'eau. On ne vit les naturels qu'une seule fois, et pendant un instant. De même que les navigateurs qui avaient vu ce coin du monde, Bligh ne trouva dans les terres voisines de cette baie aucune substance propre à la nourriture de l'homme; cependant la force de la végétation prouvait la nature fertile du sol; mais à quoi est-elle utile, lorsqu'un pays n'est habité que par des sauvages placés au degré le plus bas de l'échelle de la civilisation? Pour faire à cette contrée, qui n'attend que le travail de l'homme pour être féconde, tout le bien qui était en son pouvoir, Bligh laissa à terre un coq et deux poules, planta des pêchers, des abricotiers et d'autres arbres fruitiers, et sema diverses espèces de plantes potagères. On a vu plus haut, dans la relation du voyage de d'Entrecasteaux, que les bonnes intentions de Bligh n'avaient pas été entièrement inutiles.

On quitta la baie de l'Aventure le 21 février, et



on fit route pour reconnaître en passant la pointe méridionale de la Nouvelle-Zélande; mais les brumes continuelles et les frimas empêchèrent pendant plusieurs jours de faire aucune observation dans le voisinage des côtes de cette île, de sorte que l'on courut jusqu'au 50° de latitude australe, où l'on éprouva un froid excessif. Pendant toute cette navigation, on vit des baleines de plusieurs espèces, des cachalots, des albatros, et de nombreuses troupes de goélans, beaucoup d'herbes marines, et parfois une lumière phosphorique sur les vagues de la mer. Le 5 avril on était remonté jusqu'à 21° 40' de latitude australe, et l'on se trouvait par 219° 30' de longitude orientale. L'on eut connaissance d'une terre nouvelle: c'était une île très-basse; on ne l'aperçut que lorsque l'on n'en était plus qu'à la distance d'un petit nombre de milles. La côte était entourée de brisans. Une lagune bordée d'arbres occupe le centre de l'île. On ne distingua pas la moindre trace de feu, ni le plus léger indice que l'île fût habitée. On la nomma *Lagoon island* (île de la Lagune.)

Le 10 avril les deux vaisseaux arrivèrent à Taïti. Bligh apprit que la *Pandore* avait quitté l'île le 9 mai 1791, emmenant ceux des révoltés du *Bounty* que l'on avait pu saisir; quant aux autres, voici ce que les Taïtiens racontèrent.

Le 6 juin 1788 ils avaient été surpris de voir revenir le *Bounty*. Christian avait d'abord conduit le vaisseau à Toubouaï, petite île à 90 lieues au sud de Taïti, la préférant à celle-ci, parce qu'elle était moins fréquemment visitée par les Européens; mais quand il eut reconnu qu'elle était dénuée de toute espèce d'animal, il ramena le vaisseau dans la rade de Matavaï, afin de se procurer les objets dont il avait besoin pour l'établissement qu'il projetait. En conséquence il mit à profit l'idée que l'on avait cherché jusqu'alors à répandre sur le sort du capitaine Cook; il assura qu'il l'avait rencontré, et que ce navigateur l'avait renvoyé avec le vaisseau pour prendre tout le bétail dont les Taïtiens n'auraient pas besoin, parce qu'il lui était nécessaire pour former une colonie dans un endroit que le capitaine Bligh avait découvert en allant aux îles des Amis. Les Taïtiens ajoutèrent foi à ce conte, et s'efforcèrent à l'envi de rendre service au capitaine Cook, tellement que le 16 juin ils avaient rassemblé quatre cent soixante cochons, cinquante chèvres, et une grande quantité de volailles, de chiens et de chats; ils donnèrent aussi le taureau et la vache que Bligh avait confiés aux soins d'Otou; mais le premier fit une chute en venant du lieu où il était, et mourut des suites de cet accident. Onze femmes s'embarquèrent avec les révoltés, et on ne tarda



pas à s'apercevoir que treize Taïtiens s'étaient cachés dans le vaisseau. Quand ils furent instruits de sa véritable destination, et du peu de probabilité qu'il y avait qu'il revissent jamais leur patrie, ils ne manifestèrent pas de mécontentement; au contraire ils montrèrent un attachement et une fidélité inébranlables aux révoltés, pendant la vaine tentative qu'ils firent de s'établir à Toubouaï.

Arrivés dans cette île, les révoltés débarquèrent leurs provisions et leur bétail, ayant l'intention de détruire le vaisseau; mais leur conduite n'était pas propre à leur concilier l'approbation des naturels de Toubouaï. Ils voulaient s'emparer de toutes les femmes: ils devinrent extrêmement turbulens; enfin ils se divisèrent entre eux, et la majorité résolut, contre l'avis de Christian, de s'en aller et de remporter le bétail. Les naturels qui n'avaient pas été long-temps à s'apercevoir de l'utilité des animaux dont ils avaient jusqu'alors été privés, montrèrent de l'opposition à ce qu'ils fussent rassemblés pour être enlevés. Ils s'ensuivit des dissensions: on en vint aux mains; une centaine de ces malheureux insulaires perdit la vie. Désespérant de pouvoir s'établir à Toubouaï, les révoltés s'embarquèrent de nouveau, et arrivèrent bientôt à Taïti. Pendant la traversée, Christian fut très-mélancolique; il adressait ra-

rement la parole à ses camarades, et se tenait presque toujours enfermé dans sa chambre.

Le *Bounty* arriva pour la troisième fois à Taïti le 22 septembre 1789. Treize des révoltés qui voulaient débarquer allèrent à terre, emportant leurs armes, ainsi que leur part des animaux, des marchandises et des provisions de tout genre; ils avaient même formé le dessein de mettre la main sur Christian à bord et de le faire prisonnier. Celui-ci instruit du complot par une Taïtienne qui lui était attachée, coupa pendant la nuit le câble, et mit à la voile avec neuf révoltés et trente-cinq insulaires de Taïti, hommes, femmes et enfans; on crut qu'ils avaient péri en mer, car on n'en entendit plus parler. On savait seulement que le projet de Christian était de s'établir dans quelque île déserte hors de la route ordinaire des Européens. Nous verrons plus tard quelle fut la destinée de ces hommes, dont la conduite agitée prouve que la tranquillité d'esprit ne peut être le partage d'un criminel.

Parmi les hommes de l'équipage du *Bounty*, qui restèrent à Taïti, il y en avait plusieurs qui n'avaient pas pris une part active au complot; les révoltés qui avaient besoin de leurs services, les avaient forcés à rester avec eux, d'autres avaient témoigné l'envie de s'embarquer avec Bligh quand on le descendit dans la chaloupe du vaisseau;



mais il n'y avait plus de place pour eux; et d'ailleurs les révoltés les retinrent par violence. Les Taïtiens accueillirent tous ces Anglais comme d'anciens amis, leur assignèrent en propriété des terres dans les territoires de Matavaï et d'Oparré, que ces derniers préférèrent, parce qu'ils les connaissaient mieux.

Les plus intelligens et les plus laborieux de ces Anglais se mirent à construire une goëlette; il était difficile de trouver dans les montagnes les arbres dont ils avaient besoin, et de les en descendre, mais surtout de suppléer au fer, au goudron et aux cordages, avec les productions de l'île. Les insulaires leur volaient différentes choses qui leur faisaient envie; cependant ils ne leur prirent jamais leurs outils: ils les aidèrent souvent dans leur travail, quand il était très-pénible, et montrèrent moins de surprise de leur habileté que de leur persévérance à poursuivre cette entreprise. On ne pouvait guère s'attendre à ce que tous les hommes qui l'avaient commencé tinssent bon jusqu'à la fin: Charles Churchill, capitaine d'armes du *Bounty*, et qui avait été un des promoteurs les plus actifs de la révolte, fut invité par Ouaidoua, souverain de Tiarrabou à l'époque du dernier voyage de Cook, à venir demeurer auprès de lui; Mathieu Thomson, matelot, un des plus grossiers et des plus brutaux de l'équipage, l'ac-

compagna; ces deux hommes ne tardèrent pas à se brouiller. Ouaidoua étant mort peu de temps après sans laisser d'enfans, Churchill, qui avait été son tayo, succéda à ses biens et à sa dignité, conformément aux usages du pays. L'élévation de Churchill excita si vivement l'envie de Thomson, qui d'ailleurs lui en voulait pour des tours qu'il lui avait joués, qu'il profita d'une occasion favorable, et le tua d'un coup de fusil. Les Taïtiens de Tiarrabou, furieux de la mort de leur nouveau souverain, la vengèrent en lapidant Thomson. Ainsi à défaut du glaive des lois, la justice divine punit quelquefois les crimes des hommes coupables. Un enfant de quatre ans, neveu d'Ouaidoua, et fils du chef d'Oueïourou, fut reconnu pour successeur de son oncle, dont le nom lui fut donné, de même qu'il avait auparavant été porté par Churchill.

Les autres révoltés prirent une part plus ou moins active aux guerres des Taïtiens; ils refusèrent néanmoins de marcher contre Eimeo, mais nettoyèrent les armes que Bligh et un autre capitaine avaient donné à Otou. Les Taïtiens qui avaient accompagné le *Bounty* jusqu'à Toubouaï, et ensuite étaient revenus dans leur pays, avaient appris à se servir des armes à feu: il ne leur fut donc pas difficile de faire pencher la victoire en faveur de leurs compatriotes.



Les révoltés avaient en partie adopté les mœurs des Taïtiens; ils se flattaient de l'espoir de couler en paix le reste de leurs jours au milieu de ces insulaires, qui les comblaient de marques d'amitié et de considération, lorsque l'arrivée soudaine de la *Pandore* mit fin à leurs projets. Ils laissèrent dans l'île trois filles et un fils.

Depuis le départ de la *Pandore*, Vancouver était venu à Taïti; quelque temps après qu'il eut quitté cette île, la *Matilde*, navire marchand de Londres, commandé par le capitaine Weatherhead, y aborda. Il arrivait de Port-Jackson, et allait à la pêche de la baleine dans la partie méridionale du grand océan. S'étant ravitaillé pour achever son voyage, il partit. Après seize jours de navigation, il périt le 5 février 1792, sur une île basse et entourée de récifs, dont la position a fait conjecturer qu'elle est la même que l'île d'Osnabruck, découverte par Carteret en 1767; l'équipage de la *Matilde* eut le bonheur de se sauver dans les canots et la chaloupe du navire, et arriva sans accident à Taïti le 2 mars. Les insulaires accueillirent humainement ces malheureux. Cependant le chef du canton de Matavaï leur enleva leurs fusils et divers objets qu'ils avaient retirés du naufrage. La possession de ces armes fut un grand sujet de discorde entre les chefs taïtiens. Pendant qu'Otou en exigeait la restitution, comme ami du roi

George, en ravageant les terres du ravisseur, le *William-Henry*, navire de Bristol, mouilla dans la rade de Matavaï; le capitaine et deux matelots de la *Matilde* s'y embarquèrent. Un autre avec deux de ses camarades conçurent le projet hardi d'aller dans un canot à Botany-Bay, et l'exécutèrent avec succès.

Bligh à son arrivée trouva l'île de Taïti en combustion; deux jours après il y eut un combat entre les troupes d'Otou et celles de son ennemi; sa plus jeune femme marchait à la tête de l'infanterie. Otou fut vainqueur; cependant Bligh, qui au milieu de ces dissensions, n'aurait pas pu remplir l'objet de son voyage, interposa ses bons offices, et les hostilités cessèrent. Le chef rebelle fit à Otou la proposition d'offrir un sacrifice humain en signe de réconciliation; elle fut acceptée, et la paix se rétablit.

Aussitôt Bligh s'occupa de rassembler des plants d'arbres à pain; il en embarqua deux mille six cent trente, ainsi que plusieurs autres grands végétaux. Deux Taïtiens l'accompagnèrent pour prendre soin des plantes. Cette opération importante terminée, il partit le 16 juillet, emmenant vingt hommes de l'équipage de la *Matilde*; il y en eut cinq qui préférèrent de rester à Taïti. Durant un séjour de plus de trois mois dans cette île, jamais le moindre accident ne troubla la bonne harmo-



nie entre les équipages de Bligh et les Taïtiens.

Le 25 juillet Bligh eut connaissance d'Ouitoutaki, île qu'il avait découverte dans son premier voyage. L'aspect en était varié et très-agréable. On sonda, et l'on ne trouva pas fond à cent quatre-vingts brasses, à une petite distance des brisans qui entourent l'île, et qui la défendent de l'approche des canots.

Le 2 août l'on vit trois îles de *Mayorga* découvertes par les Espagnols en 1784. Le 5 Bligh aperçut celles qu'il avait vues dans sa précédente expédition, trois jours après s'être échappé de Tofo; il passa au nord de la plus septentrionale, et longea la côte méridionale de quelques-unes de celles que Tasman avait découvertes en 1643. Ayant coupé sa première route, il doubla la plus méridionale du groupe, et continua sa navigation au nord-ouest. Il ne débarqua nulle part; les insulaires essayèrent inutilement dans leurs pirogues d'attraper le navire; on leur supposa des intentions hostiles. Ces îles, qui font partie de l'archipel de Fidji, forment un groupe auquel on a donné le nom de Bligh.

Favorisés par un très-beau temps et un vent favorable, les deux vaisseaux poursuivirent leur voyage sans rien rencontrer de remarquable jusqu'au 2 septembre, qu'ils aperçurent la terre dans l'ouest. C'était une des îles voisines de la Nou-

velle-Guinée, qui forment le détroit de Torrès. L'*Assistance* tirant moins d'eau que la *Providence*, allait en avant avec les embarcations des deux vaisseaux pour indiquer la passe qu'il convenait de choisir. Bligh prit sa route beaucoup plus au nord que la première fois qu'il avait passé le détroit. On avait constamment la sonde à la main; plus on avançait, plus la profondeur de l'eau diminuait; la différence fut de vingt à quatre brasses. On put croire quelquefois qu'il ne serait pas possible de sortir de ce labyrinthe d'écueils, de bas-fonds et d'ilots, au milieu duquel on se trouvait; il n'y avait pas moyen de retourner en arrière; on était dans la mousson de l'est, et la passe suivie par les deux vaisseaux avait si peu de largeur, qu'elles ne leur laissait pas l'espace suffisant pour virer de bord. Cette circonstance rendait la position des Anglais extrêmement critique. Quelquefois on mouillait des ancres pour éviter les dangers que faisait courir cette navigation hasardeuse. Un jour on eut le malheur de casser deux ancres, et la *Providence* fut sur le point d'échouer.

A ces désagrémens continnels et inséparables de la route que l'on avait choisie, se joignait celui de n'avoir, dans une climat aussi brûlant, qu'une ration d'eau modique. On n'en usait qu'avec une extrême économie depuis le commencement du



voyage, à cause de la grande quantité que les plantes qui étaient à bord en exigeaient. Il fallut encore diminuer la ration, quand on fut engagé dans le détroit : chaque homme n'en recevait qu'une pinte par jour.

Durant la navigation des vaisseaux au travers de cet archipel d'écueils, qui contient une centaine d'îles, hors deux, on n'en vit pas beaucoup de très-élevées; quelques-unes sont assez grandes et assez hautes, et la plupart bien boisées. La verdure avait une certaine apparence brûlée qui annonçait un pays sec et aride. En effet, pendant les vingt jours que l'on passa dans ces parages, il ne tomba pas de pluie, et pendant la nuit les rosées furent peu abondantes. On vit quelques naturels; ils étaient de taille moyenne et entièrement noirs; ils avaient la barbe et les cheveux crépus, les dents mauvaises et mal rangées, les yeux petits et très-enfoncés dans la tête, le nez ordinairement aquilin; un très-petit nombre l'avaient aplati; leurs lèvres n'étaient pas épaisses; la plupart avaient la cloison du nez percée et traversée par un anneau rond fait avec une coquille; d'autres y plaçaient des plumes ou des morceaux d'écale de coco. Un de ces sauvages, à qui l'on donna un grand clou de fer, se le fourra aussitôt dans ce trou, sans avoir l'air d'en ressentir le moindre malaise.

Les femmes avaient des tabliers d'une étoffe grossière, qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Les hommes étaient entièrement nus; quelques-uns seulement cachaient avec un coquille l'extrémité de leurs parties naturelles. Ils avaient la lèvre supérieure percée, et y fichaient de petites chevilles. Leurs bras et leurs poignets étaient ornés d'anneaux et de colliers de coquillages blancs et de graines rouges arrangées avec goût. Tous, hommes et femmes, avaient la peau taillée au-dessus de l'épaule. On ne peut pas savoir si c'était un ornement ou une marque de deuil. Quelques personnes penchèrent pour la première opinion, en voyant une jeune fille dont la peau était ainsi découpée. Le langage de ces sauvages est doux : on eut plusieurs entrevues avec eux, à bord et sur le rivage. Lorsque les Anglais leur distribuèrent des présents, ils se conduisirent avec une tranquillité qui donna la meilleure idée de leur caractère; mais ces préventions favorables ne tardèrent pas à s'effacer.

Le 10 septembre huit pirogues eurent l'audace d'attaquer l'*Assistance*. Les sauvages lancèrent une grêle de flèches qui blessèrent dangereusement trois hommes. L'un d'eux mourut peu de jours après. Cet acte d'hostilité, que rien n'avait provoqué, obligea de faire feu sur eux, et sans doute on en tua un grand nombre. Dégoutés



du combat, ils cessèrent leurs attaques, et les Anglais poursuivirent tranquillement leur route. Les armes de ces sauvages sont la massue, le javelot, l'arc et les flèches; quelques-unes de celles-ci ont cinq pieds de long; en général elles sont de longueur inégale; les pointes en sont garnies d'os ou d'un bois rouge dur. Les blessures qu'elles avaient faites aux Anglais donnèrent lieu de conclure qu'elles n'étaient pas empoisonnées. Quelques-unes de leurs pirogues avaient soixante à soixante-dix pieds de longueur, et on y compta jusqu'à vingt-deux hommes.

Le passage que Bligh trouva entre les deux premiers récifs qu'il rencontra à l'ouverture du détroit, reçut le nom d'*Entrée de Bligh*; elle est par  $9^{\circ} 53'$  sud, et  $143^{\circ} 1'$  est. Arrivé à l'extrémité occidentale du détroit, où la passe était le plus étroite, et qui sans doute n'avait encore été franchie par aucun vaisseau européen, il la nomma *Bligh's farewell* (Adieu de Bligh).

Il prit possession, au nom du roi de la Grande-Bretagne, de toutes ces îles, et les nomma *Archipel du duc de Clarence*. Une des plus remarquables est l'île Banks, qui a sept à huit milles de longueur; on y distingue le mont Augustus, le plus haut de toutes ces terres.

La vigilance et la persévérance des Anglais leur firent vaincre en dix-neuf jours les obstacles in-

nombrables qui les entouraient. Le 20 septembre ils entrèrent dans la mer des Indes.

Le 2 octobre ils arrivèrent à Timor, où ils apprirent le naufrage de la *Pandore*. Les bœufs étaient rares et chers dans cette île à cause de l'extrême sécheresse de l'année précédente. Le 10 ils en repartirent. Peu de jours après, plusieurs matelots furent attaqués de catarrhes, de fièvre et de dysenterie; il en mourut un.

Bligh, pour reconnaître les services que le gouverneur de Timor avait rendus aux Anglais malheureux, lui laissa dix plants d'arbres à pain, qui furent placés dans le jardin de la Compagnie. Ensuite il alla directement au cap de Bonne-Espérance, où un vaisseau qui revenait de l'Inde lui remit des plants qu'il apportait de cette contrée, et que l'on joignit à celles qui étaient destinées pour les Antilles.

Le 17 décembre les deux vaisseaux étaient à l'ancre devant Sainte-Hélène, et y restèrent jusqu'au 26. En vingt jours ils arrivèrent à l'île Saint-Vincent, où ils déposèrent trois cents plants d'arbres à pain qui étaient extrêmement vigoureux; le reste fut réservé pour la Jamaïque, où Bligh alla ensuite. Un des Taïtiens resta dans cette île pour enseigner la manière de cultiver les plantes; l'autre suivit les deux vaisseaux en Angleterre,



où il mourut peu de temps après y avoir débarqué dans le milieu de 1795.

L'arbre à pain et les autres végétaux apportés par Bligh dans les Antilles anglaises y ont parfaitement réussi, et se sont successivement répandus dans les autres îles de cet archipel (1).

---

(1) L'extrait de ce voyage n'a pas encore été publié en français.

---

## VOYAGE

DU CAPITAINE JACQUES WILSON,

DANS LE GRAND OcéAN (1796 à 1798) (1).

---

Ce ne fut ni pour découvrir des terres nouvelles, ni pour reconnaître celles qui avaient déjà été vues, ni pour ouvrir au commerce et à l'industrie de l'Angleterre de nouveaux débouchés, que fut entrepris le voyage dont on va lire la relation : un motif plus noble guida les hommes qui en conçurent l'idée. Ils voulurent répandre parmi les insulaires du grand océan les arts qui leurs étaient devenus indispensables depuis que les fréquentes visites des Européens leur avaient fait abandonner les procédés qu'ils employaient auparavant. Ils voulurent de plus les retirer des ténèbres de l'ignorance, et améliorer leur caractère moral en leur prêchant la religion chrétienne.

---

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.